

Ingeborg Lüscher



Ingeborg Lüscher, photo: Loretta Daulte

Comment a débuté votre parcours artistique?

Le foyer où j'ai grandi était rempli d'amour, cela imprègne les souvenirs – malgré la terreur des nuits de bombardements, l'invasion des Russes, la faim. Mon père, un juriste, jouait du piano et chantait, ma mère allait avec nous dans les musées qu'il y avait encore.

Je voulais passionnément devenir actrice. J'ai réussi et j'ai eu tout de suite la chance d'avoir de bons rôles. Fusionnement de mon propre moi avec le texte étranger. Deux vies en une. Pétrir le texte comme plus tard le matériau pour mes sculptures. Je me sentais heureuse.

Je me suis mariée en Suisse et je n'ai plus fait de théâtre. J'ai joué dans des films pour la télévision. À moitié enthousiaste. Puis trois mois de tournage à Prague, c'était six mois avant le Printemps de Prague. Amitiés avec des dissidents, des gens qui ne voulaient plus obéir et ont tout risqué pour cela. C'est là que je me suis réveillée. J'ai commencé à peindre dans l'atelier d'un sculpteur, à rechercher une expression et des chemins individuels qui me sont devenus importants plus tard.

Quelles sont les difficultés dans le métier d'artiste?

La survie matérielle. Seule la folie aide à donner toujours à nouveau une nouvelle forme, une nouvelle vie aux idées qui s'imposent.

Qu'est-ce qui a enrichi votre créativité au cours des années?

Mon art avait toujours à faire avec ma vie et la manière dont je prenais conscience des choses. Peu importe que ce soit plus difficilement lisible, comme dans les images du noir par-dessus la cendre et le jaune soufre lumineux, qu'il s'agisse des rencontres avec les quelque cinq cents personnes auxquelles je fais pratiquer la magie pour mes photos, ou des photos de ma vieille peau, qui ressemblent à des herbes, des dunes, des fleuves, à de la roche, à des fleurs, à la pluie – tout ce que redeviendra mon corps dans un proche avenir.

Je ne sais pas dans quelle mesure je suis devenue plus mûre avec les années, et donc aussi mon art. En fait, l'on pourrait s'attendre à ce qu'il en soit ainsi, mais je ne peux pas me juger en me comparant avec le passé et le présent.

Quels sont vos projets pour le futur, où vont-ils vous amener?

Ah, si je le savais

Que signifie pour vous cette exposition?

J'aime les expositions des musées. C'est comme quand on raconte une histoire. Mon histoire. Elle contient les mille joies qui se mêlent les unes aux autres et s'unissent aux souffrances de la première idée jusqu'au moment où je peux me dire: Ça a marché ...

Et encore une histoire à Soleure. Je commencerai par la forêt de Armand Schulthess, un ermite qui a transformé sa forêt en un cosmos du savoir. Outre le grand émerveillement, ma rencontre avec lui a eu beaucoup de conséquences pour ma vie.

J'aimerais montrer la luminescence du soufre. J'aimerais qu'on puisse expérimenter quelque chose avec les gens de Palestine et d'Israël: un travail de vidéo consacré aux victimes mortes et à la fin duquel se pose la question du pardon. J'aimerais – si le financement réussit – montrer la «Chambre d'Ambre», une pièce ayant la grandeur de la «huitième merveille du monde» planifiée autrefois par Frédéric le Grand, mais dans laquelle l'ambre est remplacé par 9000 savons de saumure rétroéclairés. Une qualité de lumière envoûtante.

Je montrerai les photos de lichens en pensant que les lichens existent déjà sur terre depuis 300 millions d'années. Je montrerai aussi quelques-unes de mes «photos magiques».

Et puis un travail né au début des années 1970, qui a aussi beaucoup à faire avec ma vie. Je me suis transformée alors en un célèbre professeur qui présente en 25 vitrines et chapitres son étude cardio-psychologique à l'aide de pierres: «Le cœur en voie de devenir», un mélange d'images et de mots scientifiques, symboliques, ironiques, provenant de la nature et des vols démesurés de l'imagination.

Originaire d'Allemagne, vous avez vécu en Suisse alémanique et poursuivez actuellement votre carrière artistique depuis des années au Tessin. Qu'apportent ces différentes cultures à votre travail?

Du point de vue professionnel, j'ai eu deux vies. Je me demande quelle personne je serais devenue si j'en étais restée au théâtre. Je m'étais imaginé une carrière sur les scènes des grandes villes allemandes. À l'époque, j'avais trois cauchemars: aimer un communiste, vivre dans un village et avoir un enfant illégitime. Tous les trois se sont produits – et tous les trois m'ont rendue heureuse.

La Suisse alémanique a formé la transition entre le Berlin bouillonnant de vie et le petit village tessinois de Tegna. J'y suis arrivée suite à mon mariage. Ce n'était pas le mariage, mais le pays qui m'a fait frissonner et rétrécir. Un pays étranger, sans racines et sans perspectives.

Cela semblait présomptueux, mais j'étais sûre qu'il devait y avoir pour moi un autre chemin encore caché mais existant. Plus tard, le soleil du Sud l'a éclairé.

J'ai bientôt loué un atelier à Locarno et j'ai travaillé avec obsession en essayant de me rapprocher d'une expression propre, vraie. Personne ne me poussait, il n'y avait pas de limites, chaque pas était une aventure. Et tout cela dans une communauté villageoise extrêmement bienveillante à mon égard. Les vieilles femmes tricotaient des cadres pour mes tableaux, d'autres collaient avec moi des photos dans des livres. Plus tard est arrivé l'homme que j'ai aimé pendant 33 ans, jusqu'à sa mort. Il a apporté le «vaste monde» dans notre village. Tegna: périphérie et centre à la fois.

Ingeborg Lüscher

Das Licht – und die Dunkelheit knapp unter den Füßen

Exposition à Soleure, 2016

(Binding Sélection d'Artistes N° 61)